

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Elle avait appris ainsi que Champagne avait beaucoup de conduite ; tout en ne refusant pas, à l'occasion, de partager les plaisirs des copains.

Le camarade, après avoir fourni des renseignements sur l'existence de François, ne pouvait s'empêcher de raconter ce qui se passait au feu ; c'est alors que la mère de Claudinet ne pouvait chasser ses alarmes.

Elle se rasséréna un peu en disant ;

— Heureusement que tu vas bientôt avoir ton congé, je me tremblai plus.

Le sapeur haussa les épaules, plaisantant contre les femmes qui se tourmentent toujours ; puis il tira sa montre d'argent :

— Huit heures et demie, dit-il, nous avons encore du temps. . . . Y a du bon !

— Si tu veux, reprit Rose, je vais te tirer les cartes.

— Si ça t'amuse, vas-y. Tu jubiles tellement quand tu fais ton petit truc, que je ne voudrais pas t'en priver.

— Quand les cartes sont bonnes !

— Ah ! mon Dieu ! à force de les connaître, va, on doit pouvoir leur faire dire tout ce que l'on veut.

Ce scepticisme ne souleva aucune nouvelle protestation chez Rose, qui se leva pour prendre ses jeux.

Rose Fouilloux avait déjà étalé ses cartes.

— Alors il ne s'agit plus de blaguer, fit Champagne, affectant un air très sérieux.

Rose ne répondit rien. Elle était devenue grave.

Son regard prenait une fixité singulière, comme si elle allait procéder à une incantation ; un léger tremblement nerveux l'agitait.

On eût dit qu'elle subissait véritablement une influence occulte.

François lui, malgré ses efforts, laissait errer sur ses lèvres un sourire de doute.

Rose battit le jeu et fit couper son mari de la main gauche. Elle examina les cartes. Brusquement ses sourcils se contractèrent.

— Quoi ? interrogea François, ça ne va pas ?

L'as de trèfle était renversé, ce qui signifiait que des projets étaient contrariés.

Le roi de carreau, lui aussi, avait la tête en bas, présage d'un danger imminent.

Enfin le neuf de pique annonçait la mort !

Rose très pâle ne put retenir un cri d'angoisse.

François, qui l'observait, un peu goguenard, vit ce trouble extraordinaire.

Il eut un mouvement d'impatience et brouilla le jeu.

— Tout ça, c'est des bêtises ! s'écria-t-il ; je ne veux pas que tu te mettes dans tous tes états.

Mais, malgré lui, il ajouta :

— Qu'est-ce que tu as donc vu, pour être bouleversée ainsi ?

La devineresse reprit son empire sur elle-même.

— Je n'aurais pas dû consulter les cartes, répliqua-t-elle.

— Ah ! comme j'avais raison. . . .

— Je me suis trompée peut-être. . . . Je n'avais guère la tête à ce que je faisais.

Elle se passa la main devant les yeux, comme pour éloigner une vision funèbre.

Elle voulait se persuader qu'elle avait commis une erreur.

— Heureusement, repartit François, que je ne suis pas un client sérieux ; sans cela je n'en aurais pas pour mon argent. . . . Veux-tu me faire plaisir, Rose ?

— Oui, je le devine.

— Ne me tire plus jamais les cartes.

— Ce sera la dernière fois, je te le jure !

Le pompier se frotta les mains.

— A la bonne heure ! . . . Tu comprends bien que, pour moi, ça n'y fait ni chaud ni froid ; mais, décidément, cela t'impressionne trop. . . . Je te le répète, on y voit tout ce que l'on veut voir, dans ces

manigances-là. . . . C'est pire qu'une lanterne magique. . . . J'ai coupé le jeu parce que tu me l'as demandé, mais au fond je n'y coupe pas.

Rose, tout en cherchant à se rasséréner, eut un dernier regard si inquiet, que François Champagne, malgré sa bonne humeur, posa de nouveau la question de tout à l'heure :

— Mais qu'est-ce que tu as donc vu ?

— Rien. . . . N'en parlons plus.

Elle prit la lampe et accompagna François, qui voulait embrasser son fils avant de partir.

Claudinet continuait à dormir tranquillement.

Sa respiration était un peu courte, un peu embarrassée ; une personne étrangère l'eût tout de suite remarqué ; mais Rose et François, qui étaient habitués à ce souffle, beaucoup moins rauque que le mois précédent, n'en furent pas autrement frappés.

François se pencha très adroitement et déposa un baiser sur la joue moite de Claudinet ; puis il embrassa deux fois la maman, promit qu'il viendrait le lendemain soir, et partit au pas accéléré.

Rose desservit la table machinalement. La tireuse de cartes s'imposait les plus violents efforts pour oublier qu'elle avait consulté l'oracle, et l'effroi que lui avait inspiré sa réponse.

Tout en croyant aux prédictions de la cartomancie, Rose n'était pas assez fanatique pour ne pas s'avouer que, de temps en temps, tout ce qu'elle annonçait ne se réalisait pas ; dans ce cas-là, elle s'accusait d'avoir montré de la distraction : elle n'avait pas fait couper de la main gauche, une carte était tombée, une autre était restée dans le tiroir, bref, le destin ne pouvait parler.

Cela se produisait rarement, mais enfin, elle reconnaissait qu'elle n'était pas infallible.

Pourtant elle avait beau se répéter tout cela pour retrouver sa quiétude ; elle n'y parvenait pas.

Elle eut un battement de paupières et se sentit accablée.

Elle se déshabilla, embrassa Claudinet et se coucha.

Le lit de la maman était tout près du berceau de l'enfant.

Pendant que Rose Fouilloux se mettait au lit, François Champagne arpentait allègrement la distance qui sépare la rue des Trois-Couronnes de la rue Château-Landon, où le pompier était caserné.

François était encore plus joyeux qu'à l'ordinaire.

Pour que son allégresse dépassât toute mesure, il acheta un cigare d'un sou et le fuma avec autant de délices que s'il se fût agi d'un pur havane.

Sans l'uniforme qu'il portait et qui l'obligeait à une certaine réserve, le pompier aurait chanté son bonheur à tous les échos.

Le pompier monta dans sa chambrée ; il avait droit à la lumière pendant quelques minutes encore avant l'extinction des feux ; il en profita pour se dévêtir rapidement, en faisant le moins de bruit possible, pour ne pas réveiller ses camarades qui dormaient déjà.

Il commençait à s'assoupir.

Tout à coup, les notes stridentes du clairon déchirèrent l'espace.

On sonnait au feu.

XVIII

L'INCENDIE

En un clin d'œil, les hommes de la chambrée furent sur pied.

Ce brusque réveil ne causa aucun tumulte ; ce fut très méthodiquement, sans le moindre désordre, au milieu du plus profond silence, que les pompiers s'habillèrent avec une promptitude merveilleuse.

Ces vaillants avaient l'habitude de pareilles alertes.

Ils ignoraient la gravité du danger qu'ils allaient courir.

Si on les dérangeait à tort, ce qui arrive quelquefois, ils reviendraient tranquillement à la caserne ; si l'incendie était grave, ils le combattraient tant qu'ils pourraient rester debout.

Au premier signal, François et Etienne son compagnon de chambre, s'étaient trouvés tout de suite debout.

La chambrée avait été éclairée immédiatement. Les deux camarades se jetèrent un coup d'œil.

Etienne Poulot murmura :

— Satané métier ! on ne peut pas dormir paisiblement pendant vingt-quatre heures :

François répondit :

— Je ne sais pas pourquoi, mais je m'attendais à ce coup de chien.

Vite, les hommes coiffèrent le casque, bouclèrent la ceinture de sauvetage et se munirent des instruments réglementaires.

En bas, une pompe à vapeur était déjà attelée, les harnais des chevaux se trouvant suspendus au-dessus du râtelier et s'ajustant presque automatiquement sur les bêtes que surveillent les hommes de garde à l'écurie.